



# TOUS LES DÉMONS SONT ICI

roman

Craig Johnson



Craig Johnson

TOUS LES DÉMONS  
SONT ICI

Roman

Traduit de l'américain  
par Sophie Aslanides



Gallmeister

Collection NOIRE

Titre original:  
*Hell is empty*

Copyright © 2011 by Craig Johnson  
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2015  
pour la traduction française

e-ISBN 9782404000435

*Pour Joe Drabak (1950-2010), qui a survécu  
à tant de morts littéraires et qui continue  
à animer le cœur de tant de lecteurs cultivés.*



L'enfer est vide  
Et tous les démons sont ici.  
WILLIAM SHAKESPEARE, *La Tempête*, acte I, scène II



*Ch'i non averei creduto  
che morte tanta n'avesse disfatta.*

Je n'aurais jamais cru  
Que la mort en eût tant détruit.

DANTE ALIGHIERI, *L'Enfer*, chant 3, vers 56-57



# 1

— VOTRE mère vous a jamais dit de ne pas parler la bouche pleine ?

J'essayais de me concentrer sur l'un de mes cieux préférés – celui du même gris que la pièce de un dollar en argent, avec un bandeau couleur pêche qui devient, par dégradés successifs, un bleu givré plus pâle, dont les anciens disent qu'il annonce une période difficile – tout en fourrant dans la bouche de Marcel Popp le tiers d'un cheeseburger au bacon, dans une tentative désespérée de moucher la version la plus récente de ses promesses, à savoir, qu'il allait me tuer, voilà tout.

Au dernier comptage, il avait formulé vingt-sept fois cette affirmation à mon adresse, huit fois à l'intention d'autres membres du bureau du shérif du comté d'Absaroka, et dix-sept fois à Santiago "Sancho" Saizarbitoria, lequel promenait quelques frites dans son ketchup tout en gardant les yeux rivés sur un livre de poche qu'il tenait ouvert de sa main gauche.

Je regardai Sancho.

— Ça fait vingt-huit.

Le soleil entra par la fenêtre donnant à l'ouest et me frappa au visage comme un pistolet laser. Je fus tenté de fermer les yeux et de m'imprégner de la chaleur de ce début d'après-midi, mais je ne pouvais pas me permettre ce luxe. Je n'avais pas autorisé les couverts à table, et Marcel Popp était menotté,

mais je l'avertis malgré tout que s'il mordait Sancho ou moi, il se retrouverait à la diète.

Le Basque inclina la tête et quitta son livre des yeux.

— Est-ce que les regards méchants, ça compte ?

Popp lança un regard à Santiago, qui observait les deux autres prisonniers en train de manger leur déjeuner en silence, et on pouvait aisément deviner quelles paroles seraient sorties de sa bouche s'il n'avait été en train de mâcher.

— Non.

Je posai ce qui restait du burger du prisonnier sur son assiette et regardai à nouveau par la fenêtre tandis que le soleil me canardait une nouvelle fois le visage.

Sancho et moi avions joué à compter les points, et même si le Basque en avait onze de retard, il effectuait un retour en fanfare grâce à une tirade envoyée au moment où nous avions déchargé les prisonniers à South Fork Lodge, au cœur des Bighorn Mountains. Le Basque s'était excusé d'avoir cogné la tête de Marcel au-dessus de la portière en le sortant du véhicule ; je n'étais toujours pas certain que son geste avait été totalement involontaire.

Je jetai un coup d'œil à Santiago, puis je pris le risque de fermer les yeux pendant une toute petite seconde. Même entouré de tels compagnons, j'avais apprécié mon burger Absaroka et ses frites Absaroka. South Fork était mon lodge favori ; on y trouvait la meilleure carte et, dans la salle à manger, une cheminée en pierre de rivière que les propriétaires, Holli et Wayne, utilisaient dès que la température descendait en dessous de 10 °C. Le lodge était un établissement ouvert toute l'année, niché dans un canyon du côté sud, qui, outre le gîte et le couvert, offrait des excursions en motoneige et à ski de fond, des balades à cheval, des journées de pêche à la truite et des chasses en saison.

Nous étions au début du mois de mai et les foules estivales n'étaient pas encore arrivées. Par une température extérieure flirtant avec les 5 °C, sans compter le ressenti du vent, je craignais que l'hiver ne revienne encore nous chatouiller.

Malgré le temps, le lodge était un endroit confortable, douillet, et je me mis à imaginer que j'allais réserver l'une des petites maisons rustiques au bord de la rivière en partie couverte de glace et appeler Victoria Moretti, une autre de mes adjoints, pour voir ce qu'elle avait prévu ce week-end. Vic venait d'acheter une nouvelle maison, et elle nous avait invités à dîner, mon meilleur ami, Henry Standing Bear, et moi, ce soir. J'étais encore en train de penser au petit chalet lorsque Popp se remit à parler.

— Je vais tous vous tuer, putain d'enfoirés.

C'était une affirmation générale, mais c'était moi qu'il regardait.

— Vingt-neuf.

À ce moment précis, Marcel était particulièrement de mauvais poil. Je ne les avais pas libérés de leurs chaînes, ni lui ni les deux autres meurtriers, pour qu'ils puissent manger. Marcel avait déjà tué deux policiers de Winnemucca, dans le Nevada, et un patrouilleur de l'autoroute du Dakota du Sud lors d'une tentative d'évasion l'année précédente. Ces faits, ainsi que son vocabulaire limité, l'avaient rendu sympathique à tous les membres de l'administration du comté d'Absaroka. Nous allions être ravis de nous débarrasser de lui dès que nous retrouverions les bureaux des shérifs des comtés de Big Horn et de Washakie, le FBI et le fourgon Ameri-Trans, à côté de Meadowlark Lodge, dans moins d'une heure.

Ameri-Trans était une entreprise privée qui passait contrat avec les représentants de la loi pour transporter les prisonniers, mais elle n'avait pas de contrat avec nous; j'appréciais moyennement qu'elle ait à son actif un pourcentage record d'évasions et je ne lui autorisais pas l'accès à ma juridiction. Nous avons donc organisé, cette après-midi, une petite sortie dans les montagnes avec les prisonniers.

J'avais demandé à l'agent du FBI responsable de l'opération de me dire au téléphone de quoi il s'agissait, mais on m'avait répondu que tous les détails seraient précisés lorsque nous livrerions les prisonniers au groupe multi-agences qui nous

attendrait un peu plus loin sur la route. Je ne me satisfaisais pas de cette réponse, mais pour l'instant c'était mon problème.

Je lançai un coup d'œil à Raynaud Shade, celui qui me préoccupait le plus, celui qui ne cessait de regarder son assiette tout en mâchant. Je ne savais pas pourquoi cet Indien canadien crow d'adoption était transféré, mais j'avais hâte qu'il ne soit plus sous ma responsabilité. Il ne parlait que rarement, mais, de mon point de vue, c'étaient les silencieux dont il fallait vraiment se méfier. J'avais été distrait par mes pensées à peine une seconde, mais, lorsque je me concentrai à nouveau, je vis sous les cheveux noirs ses yeux clairs en train de me scruter. Il avait cette capacité très agaçante d'être là, avec vous, chaque fois que vous portiez votre regard sur lui – comme un chat dans une cage.

— Je vais te tuer, espèce de petit connard de Basque. Je vais tuer ton grand patron, là. Je vais vous défoncer, tous.

Je ramassai ce qui restait du burger et enfonçai un autre tiers dans la bouche de Marcel.

Sancho coinça le livre de poche sous son bras, regarda la pile de volumes qui se trouvait à côté de son coude, et eut ce sourire un peu penché, électrique, qui attirait, de toutes les femmes du comté, un second, voire un troisième regard.

— C'était un triple.

— Presque un *home run* complet. (Je fronçai les sourcils.) Un pour toi, un pour moi et un point pour tout le monde, qu'on peut partager.

— Allez...

Je fis les comptes.

— Ça fait trente à dix-neuf.

Il soupira et reprit sa lecture de *L'Enfer* de Dante; je tendis le bras et écartai *Les Misérables* du sommet de la pile, pour découvrir *Les Trois Mousquetaires*, les deux textes dans leur version originale, en français. Le Basque, regrettant d'avoir consacré presque toutes ses années d'études supérieures à la justice pénale, tentait de combler certaines de ses lacunes dans le domaine littéraire. Nous lui avons chacun préparé une liste,

qui comportait *Enterre mon cœur à Wounded Knee* de la part de Henry, et, qui l'eût cru, *Concrete Charlie: L'histoire de la légende du football de Philadelphie, Chuck Bednarik*, conseillé par Vic. La liste de ma standardiste Ruby, où figuraient *Crime et châtiment* et *Le Voyage du pèlerin* en plus de *L'Enfer*, était la plus intimidante, alors le Basque avait commencé par là. Prenant le pauvre garçon en pitié, j'avais ajouté *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, *Les Raisins de la colère* et lesdits *Trois Mousquetaires*.

— Alors, ça avance, troupier ?

Il passa un pouce le long de la tranche des prodigieux livres de poche, s'attardant sur *L'Enfer*.

— Lentement.

— Hé, je crève la dalle, moi.

Popp était un monstre, exactement le genre d'obstacle sur lequel on ne veut pas tomber dans une ruelle sombre ou même complètement éclairée. En gros de la même taille que moi, il était déjà en forme lorsqu'il était arrivé dans la prison à sécurité maximale de Sioux Falls dans le Dakota du Sud, et quatre heures de musculation par jour au cours de la dernière année n'avaient pas vraiment contribué à le rendre rachitique.

— Et putain, je crève de soif, espèce d'enculés.

Ni à améliorer le niveau de son vocabulaire.

Hector Otero, le troisième membre de notre terrible trio, sourit en entendant la dernière sortie de Popp, et je me demandai quels mauvais choix avaient amené cet escroc à tuer deux personnes dans le sud de Houston. Le Latino au sourire permanent avait été abasourdi lorsque Santiago lui avait parlé dans un espagnol parfait. Je n'avais compris qu'une faible partie de la conversation, mais le Basque avait ensuite levé les yeux au ciel, ce qui avait jeté de sérieux doutes sur l'intelligence du voyou.

— Qui c'est qu'a écrit ça ?

Sancho regarda le Latino d'un œil.

— Quoi ?

Le loubard paraissait véritablement intéressé ; ses yeux qui ressemblaient à des gouttes de pétrole brut passaient de Sancho à moi.

— Ce livre, *L'Enfer* de Dante, qui c'est qui l'a écrit ?

Le Basque et moi échangeâmes un regard, et j'attendis, curieux de voir comment le Basque allait la jouer.

— Hector, est-ce que tu sais qui est enterré dans la tombe de Grant ?

— Nan.

Saizarbitoria retourna à son volume de Penguin Classic.

— Je me disais bien. Sois content qu'on te laisse manger à la table des grands.

Otero, conscient qu'il était la cible d'une plaisanterie, me lança un regard rapide pour que je sache qu'il ne mijotait rien, puis il se leva à demi de sa chaise de manière à pouvoir lire les autres titres de la pile de Saizarbitoria.

— Ouais, bon, au moins, moi, je vais sûrement pas lire un livre sur trois moustiquaires.

Hector souriait encore lorsque Raynaud Shade ouvrit la bouche et aspira tout l'air que la pièce contenait.

— Ta gueule, Hector.

Si quelqu'un avait jamais dit une chose pareille à Hector Otero à l'extérieur, il aurait pu se prendre une réponse bien plus lourde que quelques grammes de plomb, mais pas Shade. Le plus petit des deux hommes dévisagea l'Indien mais ne dit mot.

Lorsque je regardai Shade, je le surpris à me fixer de nouveau.

Son visage était plat, son nez s'étalait sur son visage comme un bélier qu'on aurait utilisé une fois de trop, les os de son front et de ses pommettes étaient proéminents. Il était d'une taille moyenne, mais sa poitrine, ses épaules et son cou de taureau disaient tout : s'il devait se passer quelque chose, Raynaud Shade s'offrirait la part du lion. On ne l'aurait pas cru capable, à l'âge de vingt-sept ans, d'afficher le palmarès qui était le sien, mais il suffisait de croiser son étrange regard, et on y trouvait tout. Ses iris étaient du même bleu délavé que le ciel d'hiver dans le Wyoming, et aussi froids.

Du moins, l'un des deux. L'œil gauche de Raynaud était un faux, et celui qui l'avait fabriqué n'avait pas réussi à reproduire

la couleur exacte. La nuance était insaisissable, reflétait une altitude à laquelle l'humanité ne pouvait survivre.

J'avais lu son dossier – ce devait être lui qui intéressait vraiment les Fédéraux. Il était sur la route du retour vers Draper, dans l'Utah, pour y trouver soit une injection létale soit un peloton d'exécution, ce qui signifiait que c'était un mort en sursis, et tant qu'il était en sursis dans mon comté, il serait en sursis enchaîné.

Du fond de la capuche formée par ses cheveux noirs, il me jeta un regard et articula d'une voix blanche, hésitante.

— Merci.

C'était la sixième fois qu'il communiquait depuis que nous l'avions pris en charge, presque soixante-douze heures plus tôt.

— De quoi ?

Son œil resta rivé aux miens pendant une seconde – on aurait dit qu'il ne prêtait qu'à moitié attention –, puis il balaya la salle comme une lampe torche.

— De nous avoir permis de manger dans un restaurant. (Il sourit comme s'il ne savait pas très bien le faire, et je pensai que c'était le seul sourire qu'il maîtrisait, celui avec plein de dents et pas un gramme de chaleur.) J'imagine que c'est la dernière fois que je fais quelque chose de normal.

Sa diction avait le rythme caractéristique du territoire Yukon où il était né, et sa voix portait loin – du genre de celles qu'on entend à une bonne trentaine de mètres, même quand il chuchote. Son œil retourna à son assiette, et ses cheveux tombèrent vers l'avant, couvrant à nouveau son visage.

— Faut que j'aille aux toilettes.

Je l'observai.

— Dans une minute.

Il hocha la tête et leva ses mains menottées, posant le bout de ses doigts sur le bord de la table, les pouces en dessous. Sous la force de sa poigne je vis ses doigts se plier vers l'arrière.

— Moi aussi, faut que j'aille pisser un coup, bordel.

En parlant, Popp émit un bruit de succion, et je pressentis qu'il envisageait de cracher de nouveau. Il avait craché sur

Sancho au moment où on l'avait fait descendre. Je l'avais alors immédiatement attrapé par le cou et, le tirant vers moi jusqu'à ce que son visage soit tout près du mien, je lui avais fait comprendre que s'il crachait encore une fois, il se passerait de déjeuner. Les empreintes de mes doigts étaient toujours visibles sur son cou; je n'en étais pas particulièrement fier.

— Je suis déjà venu par ici.

Je me tournai vers Shade.

— Pardon ?

— Première mise à mort en dehors de ma famille.

Il avait l'air de dire que les membres de sa famille ne comptaient pas.

— J'ai donné un de ses os à deux hommes qui me l'ont renvoyé par la poste pour essayer de récupérer de l'argent que j'ai planqué – c'est pour ça qu'ils viennent à notre rencontre.

Il avait fini son repas; il repoussa soigneusement son assiette de quelques centimètres, les pouces toujours sous la table, le visage toujours caché derrière ses cheveux.

— Il y a cette psychologue du FBI que j'ai vue régulièrement; elle s'appelle Pfaff. Je lui ai parlé de l'endroit où le corps est enterré. (Soudain, il se tut, conscient que tout le monde l'écoutait, puis il me regarda fixement.) Je me suis dit que vous vous posiez peut-être des questions.

La serveuse interrompit la brève sortie et anéantit mes espoirs de prolonger les aveux de Shade.

— Vous voulez une autre tasse de café, shérif ?

Il me fallut une seconde pour revenir; l'œil mort de Shade faisait cet effet-là, il vous attirait dans le froid.

— Oui, merci.

Je la surpris à regarder les prisonniers, et je me dis qu'on aurait dû s'y attendre. S'ils ont de la chance, la plupart des gens dans le civil n'ont jamais l'occasion de rencontrer des personnages tels que Marcel Popp, Hector Otero ou surtout Raynaud Shade, mais vu notre assortiment de multirécidivistes en goguette, il fallait s'attendre à des réactions de curiosité lubrique.

Elle versa le liquide d'un air distrait.

— C'est pour vous, l'addition ?

— Oui. (Je la regardai.) Je ne vous connais pas, je crois ?

Son regard devint fuyant.

— Non, je suis nouvelle.

— Bonjour, Nouvelle. Je m'appelle Walt Longmire.

Je tendis la main et elle la serra en écartant la cafetière.

— Beatrice. Beatrice Linwood.

Je remarquai sa manière d'arrondir ses voyelles.

— Minnesota ?

Elle hocha la tête sans enthousiasme et prit une seconde pour répondre.

— Ouais, Wacouta.

Je souris.

— Vous n'êtes pas obligée d'en avoir honte. C'est à côté de quoi ?

— Red Wing.

— Là où on fabrique les chaussures de chantier ?

— Ouais.

Je bus une gorgée de café en la savourant et l'observai quelques instants. La quarantaine, trop mince et un peu timide, mais le sourire était joli. Mais il y avait autre chose – quelque chose qui me rappelait ma défunte femme. Elle avait les cheveux clairsemés, comme si elle avait récemment subi une sorte de chimiothérapie.

— Qu'est-ce qui vous amène par ici à cette époque de l'année ?

Elle haussa les épaules et repoussa ses lunettes sur son nez ; je remarquai qu'elle frottait son doigt à l'endroit où s'était peut-être trouvée, un jour, une alliance.

— Les motoneiges.

J'aurais dû m'en douter. La plupart des habitants des plaines se lassaient de sillonner les dix mille lacs à plus de 150 km/h et finissaient par avoir envie de s'essayer à la conduite sur les chemins de montagne. Ils étaient nombreux à finir ensevelis sous la neige ou écrasés contre un arbre. J'avais essayé une fois

ce sport mécanique avec Ferg, mon adjoint à temps partiel, mais je n'aimais ni le bruit de la machine, ni la sensation que mon entrejambe était en feu.

— Holli et Wayne sont de bons patrons?

Elle jeta un coup d'œil vers l'ouverture où était apparue la tête souriante d'Alfredo Coda, le chef haut en couleur, puis se tourna à nouveau vers moi.

— Ouais, ils sont tous super.

— C'est pas que je veux interrompre cette touchante rencontre, mais est-ce que je pourrais avoir quelque chose à bouffer et à boire, bordel?

Je repoussai mon chapeau couleur fauve et regardai Marcel, mais Saizarbitoria fut plus rapide. Tenant un volume de *La Divine Comédie* dans une main, il ramassa le reste du burger du prisonnier dans l'autre et lui bourra ce qu'il en restait dans la bouche. Je remarquai que Sancho était encore moins délicat que je ne l'avais été, et sa voix était un peu irritée.

— N'importe quoi pour que tu la fermes.

Je tendis la main pour prendre la cafetière des mains de Beatrice afin qu'elle n'ait pas à s'approcher des prisonniers.

— Je vais prendre ça.

Elle recula, à peine.

— Non, je m'en occupe.

Je pris la cafetière malgré tout et vérifiai la température.

— Ça va.

Pour un homme désespéré, tout était une arme. Je versai une tournée à la bande enchaînée et au Basque.

— On n'est jamais trop prudent.

Elle me sourit.

— Ils n'ont pas l'air si dangereux que ça.

— On ne sait jamais. (Je me levai et lui rendis la cafetière.)

Vous pouvez me donner l'addition?

Elle la posa à l'envers à côté de mon assiette vide.

— Shade? Allons-y.

Je jetai un coup d'œil à Sancho, m'assurai que le contact visuel avait bien été établi, et je le laissai avec les deux autres.

Le prisonnier se leva puis contourna la table pour venir dans ma direction. Je regardai Saizarbitoria encore une fois. Il posa le livre de poche sur la table et hocha la tête. Je pris Shade par le bras, et, d'une démarche traînante, alourdie par les chaînes, il passa devant le comptoir d'accueil, traversa le magasin de souvenirs et tourna le coin pour se diriger vers les lavabos et les deux portes qui conduisaient aux toilettes.

Shade s'arrêta.

— Il faut que vous veniez avec moi ?

Je jetai un coup d'œil dans le petit cagibi dont la porte indiquait MÂLES et notai que la seule sortie était une grille de ventilation d'une douzaine de centimètres de large dans le plafond.

— Pas forcément, sauf si vous prévoyez de vous transformer en souris et de remonter par ce conduit.

— Non. (Il me regarda.) Pas en souris.

— Laissez la porte entrouverte.

Il obéit et tandis qu'il faisait ses affaires, je me souvins qu'il avait trébuché dans la salle à manger au moment où nous étions passés à côté de la dernière table, sur laquelle le personnel avait laissé les couverts enroulés dans les serviettes en papier ; il l'avait cognée avec sa hanche et avait marqué une courte pause.

Des petits signaux d'alerte se déclenchèrent dans ma tête au moment où il ressortit, quelques instants plus tard, me tourna le dos et commença à se laver les mains. Quelques secondes après, il leva la tête, et son œil m'observa dans la glace.

— Je suis désolé si je semble préoccupé, mais j'ai du mal à vous voir.

Conscient de son handicap, je hochai la tête tandis qu'il levait ses mains menottées et reliées par une chaîne aux fers qui lui entravaient les pieds pour arracher une feuille d'essuie-main.

— C'est à cause de la neige. (Il jeta la serviette dans une poubelle posée dans le coin et avança vers moi.) J'ai du mal à vous voir à cause de la neige. Je ne dois pas être le premier à vous dire ça ?

Je lui rendis son regard et posai ma main sur le Colt accroché à ma hanche.

— La neige.

Son visage resta impassible ; il fit un geste d'une main, l'autre suivit le mouvement.

— Il y a votre contour, mais à l'intérieur, c'est que de la neige, comme sur une vieille télé.

Je regardai une main traîner l'autre dans son sillage par-dessus son épaule.

— Vous voulez dire, les parasites ?

— Oui, mais pas exactement. C'est comme si vous transportiez la neige à l'intérieur de vous. (La pupille de l'œil vivant s'écarquilla alors que la pupille morte restait immobile.) Quand est-ce que c'est arrivé ?

Je restai là un long moment, à l'observer, essayant de déchiffrer son visage et de décider s'il s'agissait d'une mise en scène ou s'il était véritablement fou. J'avais côtoyé des fous dans ma vie, mais aucun n'était doué de la malveillance pure dont cet homme paraissait pétri.

— Nous devrions retourner avec les autres.

Il se pencha et se mit à chuchoter en laissant ses mains retomber le long de son corps.

— Je n'avais pas besoin d'aller aux toilettes, mais je voulais vous parler en tête à tête de la neige et des voix.

Je ne dis rien et il s'approcha encore.

— Vous les voyez et vous les entendez, vous aussi.

Je me mis sur la défensive et, l'air de rien, sortis le Colt de son étui, le tenant à hauteur de ma taille.

— Shade, vous n'auriez pas embarqué le couteau à viande qui était posé sur cette table, dans la salle à manger, par hasard ?

Il ne répondit pas, mais l'œil unique se ferma à demi. Il y eut un minuscule tressaillement lorsque se manifesta sa réaction instinctive – foncer –, puis il sourit de toutes ses grandes dents bien alignées et sortit le couteau enfermé dans son poing.

Je me tournai de manière qu'il voie que le Colt était armé et que le cran de sécurité avait sauté.

— Donnez-le-moi.

Il se maîtrisa, me regarda un long moment, laissant les paroles se poser entre nous comme des cendres.

— Vous ne croyez pas qu'ils soient proches, n'est-ce pas ?

Je ne bougeai pas, je ne respirai même pas.

— Donnez-moi le couteau.

Son autre main se referma sur celle qui tenait le couteau dans une prise à deux mains, la lame directement pointée vers moi.

— Les Presque Invisibles ; ils sont avec vous, mais vous faites comme s'ils ne l'étaient pas.

Je ne bougeai toujours pas.

— Quand est-ce qu'ils se sont manifestés pour la première fois ? (Je sentis mon souffle devenir court à mesure qu'il poursuivait.) Ils ne me parlaient pas souvent après ma première mise à mort, mais maintenant, c'est tout le temps – ils me parlent nuit et jour, de nombreuses voix en une. (Il bougea les épaules comme s'il allait faire un mouvement.) De nombreuses voix en une.

Je brandis le Colt et le pointai au centre de sa poitrine.

— Vous avez tué aussi, et ils vous parlent – nous avons quelque chose en commun, shérif.

Je levai la mire vers sa tête.

— Le couteau.

— Nous sommes des pions pour ces esprits, des âmes avec lesquelles ils jouent pour leur propre plaisir, comme à des jeux de bâtonnets.

Il ne bougea pas, et nous savions tous les deux que le prochain geste menaçant, même à peine esquissé, se conclurait par sa mort. Il continua à me montrer ses dents.

— Ce sera intéressant de voir comment ils réagissent à votre incrédulité, qui ils enverront après vous.

La tension sortit de son corps et il abaissa le couteau ; il recula. Gardant le .45 pointé sur son visage, je tendis mon autre main et pris le couteau par le manche.

Par le manche – alors que je ne l'avais pas vu le retourner.

Je retrouvai ma respiration et, tout en rangeant mon arme de service et en glissant le couteau dans ma poche arrière, je

pensai aux fantômes qui se déchaînaient dans l'étrange machine qui me faisait face.

— Allons-y.

Je le ramenai à travers la boutique de souvenirs, devant le comptoir où se tenait Beatrice Linwood. Elle nous suivit des yeux.

Shade ne dit rien lorsque je l'installai à la table, mais il leva la tête et me regarda fixement comme si nous avions partagé quelque chose d'important. Je restai immobile songeant à ce qu'il avait dit, puis je me redressai et découvris que mon adjoint était en train de m'observer.

— Ça va ?

Il me fallut une seconde pour répondre.

— Ouaip.

Je lançai un coup d'œil vers Shade et regardai à nouveau Sancho, qui referma son livre, m'adressa un hochement de tête à peine perceptible et reprit la surveillance des prisonniers, telle une buse à queue rousse qui observe des mulots. Je pris l'addition et fis les douze pas nécessaires pour atteindre la caisse, sortis trois billets de vingt et demandai un reçu à Beatrice.

Elle me rendit la monnaie et jeta un coup d'œil en arrière au moment où Holli entra derrière elle par les portes battantes qui séparaient le hall de la cuisine. La propriétaire/gérante s'arrêta à côté de la caisse et regarda par-dessus mon épaule les hommes assis.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Je me demandai si j'avais vraiment envie de le lui dire, et je décidai finalement qu'elle n'aurait pas demandé si elle ne voulait pas savoir.

— Ce sont des meurtriers, tous. (J'attendis un moment pour voir si les deux femmes voulaient que je poursuive. Apparemment, oui.) Le petit avec les tatouages, il s'appelle Hector Otero. C'est un escroc à la carte bancaire et il appartenait à un gang de Houston. Le gros type avec la grande gueule, c'est Marcel Popp, un méthadonien qui...

Holli eut l'air surprise.

— Un méthodiste ?

Je m'éclaircis la voix.

— Pardon, c'est une espèce de plaisanterie qu'on fait entre nous. Les méthadoniens sont des drogués à l'héroïne qui fréquentent les centres de traitement à la méthadone pour se défoncer.

Beatrice se raidit un peu.

— Je ne trouve pas cette plaisanterie tellement drôle.

J'envisageai de lui parler des agents de police morts et de la petite amie de Popp, qu'il avait étranglée avec un fil électrique, et du fait qu'aucun d'eux n'avait trouvé sa situation très drôle non plus.

Je regardai la jeune femme postée derrière le comptoir.

— D'accord, madame.

Au moment où je me retournai, sa question chuchotée me parvint.

— Et celui-là ?

Je m'arrêtai et fourrai une partie de la monnaie dans un pot destiné à recevoir les pourboires puis rangeai le reçu dans mon portefeuille sans la regarder.

— Beatrice, il vaut mieux que vous ne sachiez pas.

Retrouvez l'ensemble  
de nos publications sur  
[www.gallmeister.fr](http://www.gallmeister.fr)

Éditions Gallmeister  
14, rue du Regard  
75006 Paris

*Cet ouvrage a été numérisé par atlant'communication*